Collection Témoignages

Souvenirs d'une évasion en 1870

Colonel Albert Louis CANDELOT

1904

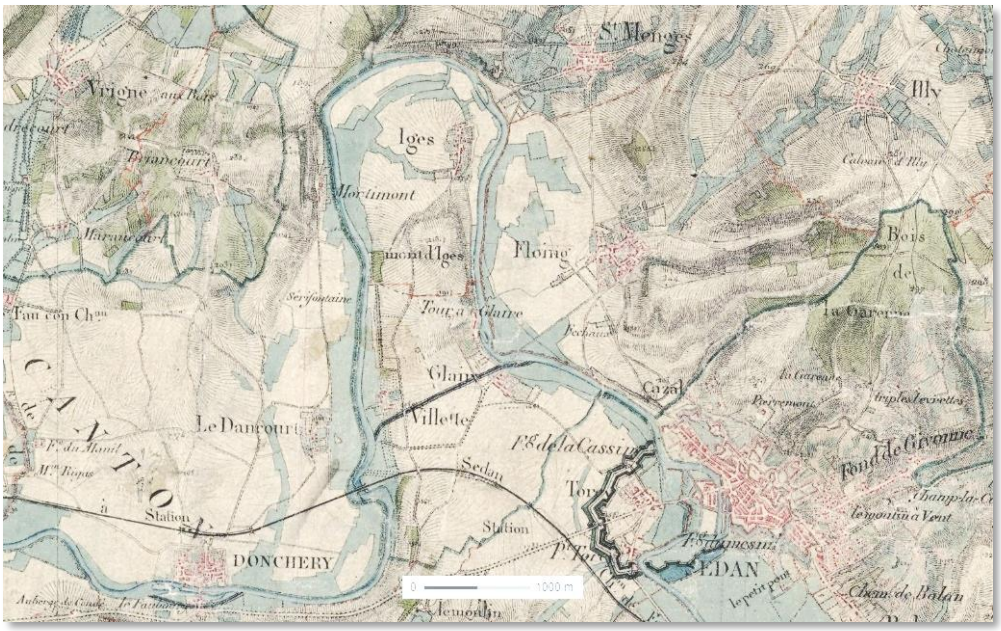
Note de l'association

Avant d'aborder le récit de l'évasion, il convient de rappeler le contexte et apporter quelques précisions sur la presqu'île d'Iges plus connue sous l'appellation de camp de la misère.

Le 2 septembre 1870, Napoléon III retranché et isolé dans Sedan avec l'armée de Chalons, décide de capituler après deux journées de durs combats, où la fine fleur de l'armée française a été étrillée mais qui a également permis d'inscrire dans l'histoire des pages glorieuses à l'instar des combats de Bazeilles.

39 généraux, 83 000 hommes, 6 000 à 10 000 chevaux, 419 pièces d'artillerie de campagne et de siège, ainsi que 66 000 fusils tombent dans les mains des prussiens. Les hommes et les chevaux seront regroupés dans la presqu'île d'Iges, le temps d'organiser les convois de prisonniers vers l'Allemagne. Les termes de la capitulation ont été réglés par le général Wimpfen avec l'accord de Napoléon III, il obtient, entre autres, comme concession que les officiers qui donneront leur parole de ne plus combattre les Allemands pendant la durée de la guerre seront libérés sur parole. 550 officiers accepteront de signer et seront qualifiés de capitulards.

La presqu'île d'Iges est une boucle naturelle de la Meuse au nord-ouest de Sedan dont la base est coupée par un canal de 1300 mètres créé pour gagner du temps de navigation. Un seul pont sur le canal au niveau de Glaire permet l'accès à cette zone. Cela représente un espace de 1 kilomètre de large sur 3 kilomètres de profondeur, soit plusieurs centaines d'hectares qui ne comporte que deux hameaux : Iges et Tour à Glaire, ainsi que quelques fermes isolées. Une petite colline, le mont d'Iges, domine le terrain. C'est dans cet zone naturellement close que les 83 000 hommes et plus de 6 000 chevaux vont être regroupés durant plusieurs jours sans que les prussiens n'assurent un quelconque ravitaillement.



La barrière naturelle de la Meuse est renforcée d'un cordon de sentinelles sur la rive opposée dans le but d'interdire toute évasion et le seul pont est équipé de deux canons prêts à faire feu sur toute tentative de passage en force des prisonniers.

Les conditions de captivité épouvantables endurées par les prisonniers lui donneront le surnom de ***camp de la misère****. Si les deux premiers jours de captivité se passent sous un soleil brulant, ce sont des pluies torrentielles qui succèdent avec une brutale baisse de la température, sans que la troupe ne puisse s'abriter. Ces conditions vont avoir raison de nombreux prisonniers très affaiblis ou blessés, et on dénombrera des centaines de décès. L'eau de la Meuse devient impropre à la consommation car elle charrie alors de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux, ce qui engendra une épidémie de dysenterie.*

C'est dans ces conditions que du 2 au 12 septembre, les prisonniers attendront leur déplacement en convoi à pied vers Pont-à-Mousson avant d'être embarqués en train vers l'Allemagne. Durant ce laps de temps, nombreux sont ceux qui vont tenter de s'évader, refusant de subir un tel sort et ayant hâte de reprendre le combat. Malgré de nombreuses évasions réussies, il faut néanmoins déplorer un nombre très important d'échecs, les prisonniers étant tout simplement abattus par les sentinelles dès qu'elles étaient repérées.

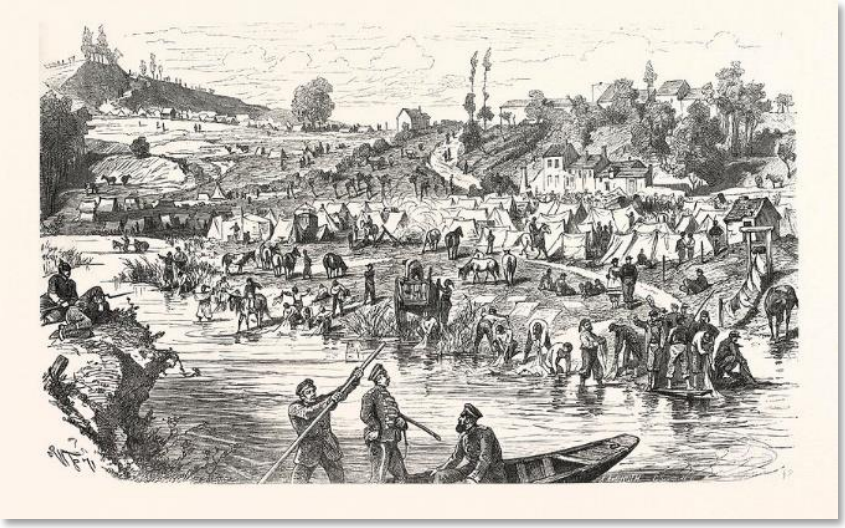
Ces rappels étant faits, il est temps de laisser Albert Candelot nous conter son évasion !

... C'est dans la nuit du 6 au 7 septembre 1870 que mon ami, Ernest Boca[1], lieutenant d'artillerie de marine, et moi-même, réussîmes à franchir le réseau de postes prussiens, qui enserrait de ses mailles presque infranchissables le camp d'Iges, ou plutôt le camp de la misère, comme l'avaient baptisé à juste titre les malheureux soldats français de tous grades qui y furent entassés au lendemain de la capitulation.

En cet endroit, la Meuse forme une boucle orientée sensiblement nord-sud, longue de six kilomètres ; un canal destiné à améliorer la navigation ferme cette boucle au sud, constituant ainsi un ilot de quatorze ou quinze kilomètres carrés, qui semble avoir été ménagé tout exprès pour permettre d'y garder facilement une armée prisonnière.

La souricière dans laquelle nous étions laissé prendre se trouvait ainsi complétée.

Tout le monde à lu ou lira la *Débâcle*. Pour moi, j'y ai vainement cherché la note exacte sur la description du camp de la misère. Malgré l'art de l'habile romancier, du maître en descriptions, ses tableaux sont encore au-dessous de la réalité.



Gravure anonyme illustrant le camp d'Iges

La plume est impuissante à décrire l'effet de ces charges macabres de chevaux arabes, affolés, sans maîtres, enragés par la faim et passant comme la foudre au milieu des campements bouleversés, les crinières au vent, tourbillonnant sans cesse, sans but et sans fin, pendant ces nuits sinistres au milieu de cette foule affamée et épuisée. Le pinceau seul de Raffet eût pu rendre cette scène nocturne, semblable à la chasse infernale de la Ballade.

Dans ces jours de misère, aucune distribution de vivres n'avait été faite, et un grand nombre de soldats vaguaient isolément dans l'immense plaine, à la recherche d'une nourriture quelconque, arrachant péniblement de leurs mains quelques pommes de terre oubliées ; d'autres, plus sages, avaient conservé le sentiment de la discipline et s'étaient instinctivement groupés autour de leurs chefs.

C'est ainsi que nous avions formé un groupe d'artilleurs de la marine et dressé au centre nos tentes d'officier, autour desquelles étaient venus se masser nos soldats. Avec nos cordes d'attache et nos piquets, nous avions pu constituer une sorte d'enceinte qui nous préserva contre les incursions des chevaux.

Nous avions sauvé nos cantines, ce qui nous permit, le lendemain de la première nuit, d'offrir à un certain nombre de camarades de l'artillerie de terre le gîte et la nourriture. J'avais sauvé ma tente ; nous pûmes y loger à six, entre autres un jeune lieutenant d'artillerie, M. Poulpiquet

[1] Ernest Louis Boca, né le 3 mai 1845 à Valenciennes (Nord). En 1872, il reprend une filature de laine à Saint-Quentin qu'il exploite jusqu'en 1891. Il décède le 11 mai 1900 à Saint Quentin (Aisne).

du Halgouet[2].

Je ne pouvais me faire à a pensée d'aller en Prusse ; j'étais hanté par l'idée, non de fuir la misère, mais de reprendre les armes. Tant que l'ennemi foulerait notre sol, il m'était trop douloureux de ne pouvoir plus rien pour sa défense.

Je sentais bien que les hommes ne manqueraient pas, mais les officiers ! ... Et puis, me disais-je, dans cinq ou six jours, l'ennemi sera sous Paris, et ce sera le siège avec toutes ses horreurs, la famine pour les vieux parents.

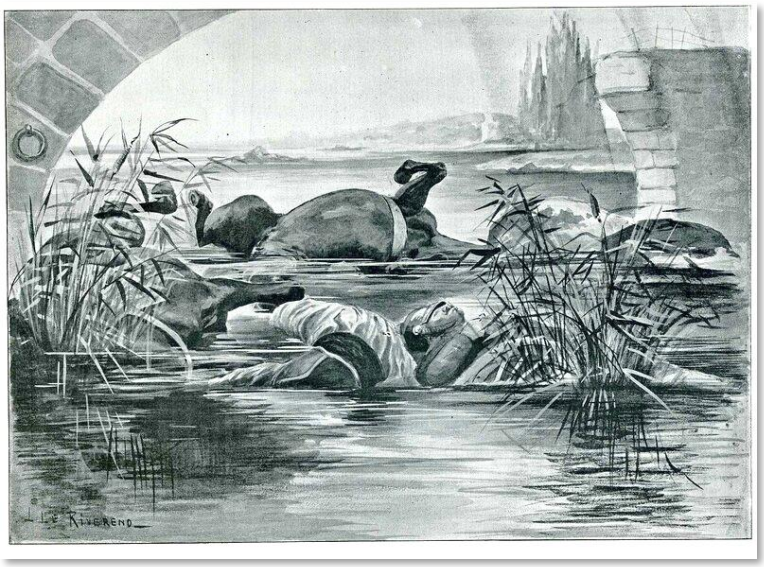
Patrie et famille, aussi je n'avais qu'un but : rentrer dans Paris, y rejoindre mon régiment, mes camarades que j'y avais laissés et enfin les "Vieux", sous les yeux desquels on pourrait encore se battre, tout en veillant sur eux.

Du Halgouet, Ernest Boca et moi, nous nous rencontrâmes dans les mêmes résolutions. Comment réussir ? Se procurer des vêtements civils pour remplacer nos uniformes, il était trop tard : c'était à Sedan qu'il eût fallu le faire.

Impossible d'y retourner. A l'entrée du pont qui franchissait le canal, on aurait dû écrire : *Lasciate ogni speranza* [3]; on ne devait plus y repasser que pour aller manger le pain de la captivité.

Le fossé profond et rapide que formait la Meuse autour de noter prison était gardé le jour par une ligne de postes fixes, espacés d'environ cinq cents mètres. De quart d'heure en quart d'heure, une patrouille de deux hommes circulait de l'un à l'autre, pendant que des cavaliers battaient la plaine. A la nuit tombante, une ligne de sentinelles placées de vingt-cinq pas en vingt-cinq pas semblait rendre toute tentative impossible, comme nous pûmes nous en convaincre le soir, quand nous allâmes nous asseoir sur la berge de notre côté – le côté de la misère, - regardant avidement l'autre rive, - celle de la liberté.

Tout espoir nous paraissait donc perdu, et nous en avions presque pris notre parti, remettant notre projet à des temps meilleurs, quand un jour du Halgouet, n'y tenant plus d'impatience, nous fît ses adieux ; nous ne le revîmes plus. Avait-il franchi la rivière heureusement, ou bien avait-il subi le sort des malheureux que nous voyions passer au fil de l'eau, le ventre en l'air, frappés qu'ils avaient été d'une balle bavaroise, au cours d'une tentative désespérée ?



La Meuse charriant des cadavres

Le 6 au matin, le ciel était chargé de lourds nuages qui déversèrent toute la journée leur trop-plein sur le dos de nos

[2] Probablement le lieutenant en premier Roger Joseph Marie Bertrand de Poulpiquet du Halgouët né le 2 juin 1846 à Maxent (Ille et Vilaine. Il servait une batterie du 10ème régiment d'artillerie pendant la bataille de Sedan. Il est fait chevalier de la Légion d'Honneur le 4 janvier 1872. Il meurt le 25 avril 1882 à Maxent.

[3] Abandonnez toute espérance.

malheureux soldats sans abri. Rester sous notre tente, accroupis sur le sol, à entendre le clapotement des ondées sur la toile, me fut insupportable. Je m'enveloppai dans mon manteau, et me mis à errer sous la pluie, attiré d'une façon invincible vers la rivière. Bientôt l'averse fut si forte que je dus me réfugier dans une ferme voisine. J'y rencontrai quelques soldats qui y buvaient paisiblement du lait que leur avaient vendu les fermiers. Chose remarquable, malgré la détresse de nos malheureux soldats, aucune dévastation n'y avait été commise, et les braves gens qui l'habitaient avaient pu vendre, contre de bonnes espèces sonnantes, le surplus de leurs provisions.

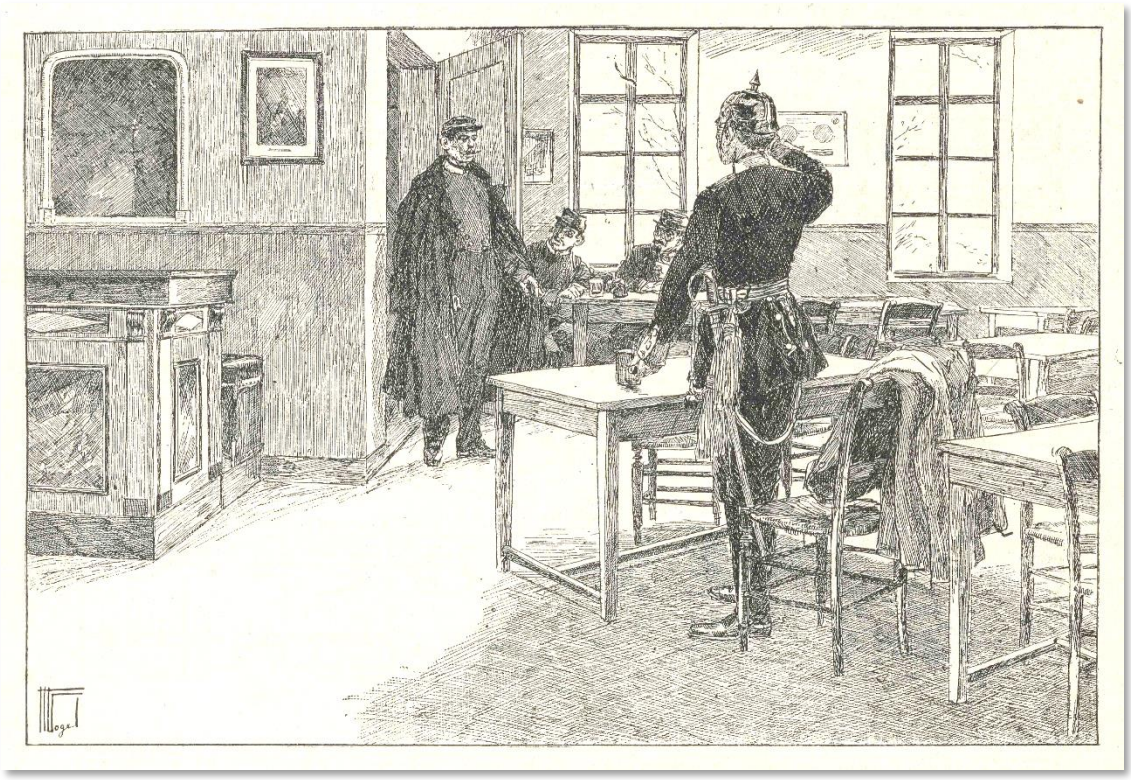


Illustration parue dans lecture pour tous "Un lieutenant badois se leva à mon entrée et me salua"

Un officier badois, un lieutenant je crois, qui s'y était réfugié, se leva à mon entrée et me salua respectueusement : j'étais d'un grade supérieur ! Nous causâmes tranquillement, moi sans animosité, lui avec calme et une certaine tristesse ; il avait l'air presque honteux de la victoire des armées allemandes. C'était un ennemi par le fait, mais sa contenance n'indiquait pas qu'il fût un de nos ennemis par le cœur, car il paraissait plutôt déplorer cette guerre funeste.

Ne perdant pas de vue cette rivière dont la rive opposée m'hypnotisait, je voyais de la fenêtre un couple de gros soldats bavarois effectuant d'un pas lourd leur patrouille machinale, sous une pluie qui allait toujours grossissant. Cette vue ranima mon courage : ils avaient l'air si patauds et si lourds ! Il devait être si facile de se glisser entre deux patrouilles, à la tombée de la nuit, qui se ferait sans doute plus obscure, par cette pluie diluvienne, avant le moment de la pose des sentinelles de nuit, et peut-être pourrions-nous passer !

Sur cette idée, je rejoignis notre bivouac, et n'eus pas de peine à faire partager mes espérances à Ernest Boca. Notre plan fut vite combiné sur cette donnée. Pourtant j'hésitais encore. Partir, c'était abandonner nos soldats, séparer notre sort du leur. Qui les défendrait contre les injustices et les duretés de nos vainqueurs dans les prisons de Silésie, si tout le monde en faisait autant ?

Mais alors, nous apprîmes que les officiers devaient être dirigés par groupes sur l'Allemagne, séparés de leurs hommes, qui, formés en détachements, devaient être évacués de leur côté, sous la conduite de sous-officiers allemands. Dès lors, plus d'hésitation ; le mouvement devait commencer dès le lendemain ; pas un instant à perdre.

Si je me sentais dégagé vis-à-vis de mes hommes, restait mon capitaine commandant[4] ; je ne pouvais le quitter ainsi sans son autorisation morale. J'allai le trouver.

Quand je lui eus conté notre projet, loin de m'en détourner, il ne sut que nous dire combien il regrettait que sa santé encore fortement atteinte (il revenait d'une de nos colonies les plus malsaines, et n'était pas encore complétement remis) ne pût lui permettre d'être des nôtres.

Du reste, pendant qu'on le dirigeait sur l'Allemagne avec nos autres camarades, il parvenait avec le reste des officiers de notre batterie à s'échapper, au péril de ses jours, des mains de ceux qui le gardaient, et réussissait à rejoindre les armées de province où il fit la campagne jusqu'à l'armistice.

Des trois lieutenants de la batterie, l'un, Daudignac[5], se faisait tuer glorieusement devant Verdun, où un bastion porte son nom ; l'autre, l'infortuné Rocard[6], mort tragiquement depuis, par un excès de sentiment d'honneur, allait commander une des batteries de l'armée garibaldienne ; le troisième, Delcourt[7], se faisait grièvement blesser à l'armée de la Loire. Mais revenons à notre sujet.

Cette funeste clause de capitulation, qui pèsera lourdement sur la mémoire de Wimpfen, aussi lourdement que sa prise intempestive de commandement après la blessure du maréchal, dérouta bien des consciences : " les officiers qui consentaient à signer l'engagement de ne pas servir contre l'Allemagne pendant la durée de la guerre, pourraient s'en aller libres avec leurs domestiques, leurs chevaux et leurs bagages."

Oh ! ce sinistre défilé de l'armée prisonnière qui s'engageait lentement, silencieuse et morne, par l'unique pont jeté sur le canal dont j'ai parlé plus haut, pour se répandre au hasard dans le funeste ilot ! Combien dura-t-il ?

Pendant un de ces arrêts interminables, nous étions groupés immobiles et muets autour de nos chefs. Une voix s'élève, c'était un lieutenant qui discutait à haute voix sur cette maudite clause : " Ne serait-il pas bon, disait-il, que l'on s'entendit sur ce qu'il fallait faire ; pourquoi ne pas profiter de cette clause puisque nous serions probablement séparés de nos soldats ?..." C'était, du reste un assez mauvais esprit, frondeur et malveillant. On était tellement accablé

---

[4] Capitaine en premier Henri Bourdiaux qui rentrait de son séjour en Cochinchine où il avait contracté des fièvres. Rapatrié sanitaire, il ne rejoint la France que le 19 mars 1870.

[5] Lieutenant en second René Auguste Daudignac, né le 15 avril 1843 à Provins (Seine et Marne). Il s'évade pour reprendre le combat et meure le 15 octobre 1870 à Verdun, âgé de 29 ans et tué par un boulet de canon qui lui enlève la tête alors qu'il assure la défense de la citadelle.

[6] Lieutenant en premier Adolphe Nicolas Rocard, né 12 juin 1845 à Brennes (Haute-Marne). Il s'échappe le 14 juillet 1870. Il se suicide le 28 décembre 1891 à Paris 6° en se tirant une balle "entre les omoplates" ou "dans la bouche" selon les sources. Sa lettre d'adieu, adressée à son Général déclare : "Dans un moment d'inconscience inexplicable, j'ai commis en paroles, dans votre bureau, un acte qui ternit ma vie, qui avait été jusque-là honnête. Aussi je ne puis vivre. Daignez, s'il est possible, en considération de mon expiation qui ne peut être malheureusement complète, faire retirer la demande de conseil d'enquête dont j'ai été le provocateur. Votre malheureux subordonné. (D'après copie au SHAT)".

[7] Sous-lieutenant Henri Joseph Delcourt, né le 3 août 1843 à Sin le Noble (Nord). Il réussit également à s'évader. Il meurt le 16 mars 1906 à Sin le Noble.

que personne ne disait mot. Pour moi, dans mon for intérieur, je bouillais d'impatience ; la perspective d'aller prisonnier me révoltait, mais je n'y voyais qu'un remède, l'évasion malgré les risques.

Enfin n'y tenant plus et bien que je ne fusse pas le plus ancien, je ne pus m'empêcher de m'écrier : "Aujourd'hui chacun de nous est juge de ce qui est son devoir, et de ce qu'il convient de faire ; je n'accepterai, pour mon compte, aucune décision prise par la majorité d'entre nous, sil elle n'est conforme à ce que je pense. "

"Vous estimez que nous ne pourrons servir en rien les intérêts de nos soldats, puisque nous en serons, dites-vous, séparés ; mais en admettant cela, comment voulez-vous que nos soldats nous obéissent jamais, s'ils peuvent se dire : Oh ! nos officiers, cela leur est bien égal, ils n'ont qu'à donner une signature, puis ils s'en vont libres, avec leurs chevaux et leurs bagages, pendant que nous, nous allons souffrir la misère en Prusse !"

Et pourtant, quand ce jeune officier, qui avait son idée arrêtée, vint quelques jours après, avec un de ses camarades qu'il avait entrainé, pour nous faire ses adieux (ils avaient signé) nous disant qu'ils quittaient la France, qu'ils allaient en Amérique, nous n'eûmes pas le courage de les blâmer ; nous les embrassâmes même, moi tout le premier, en leur souhaitant bonne chance.

C'est qu'alors, les premiers jours de captivité avec les misères morales et physiques, les bruits funestes et les fausses nouvelles que faisaient circuler les Allemands pour nous démoraliser (la Chambre nous avait mis hors la loi, nous étions déshonorés, etc.), tout cela nous avait frappés d'une telle stupeur que nous n'avions plus la force de les blâmer.

On doit constater néanmoins avec un vif sentiment de satisfaction que, bien faible relativement, fut le nombre de ceux qui se laissèrent aller à cet acte de désespoir ... On ne doit jamais désespérer de la patrie, pas plus que l'on ne doit capituler en rase campagne. Ceux qui ont appelé *capitulards* les malheureux soldats pris dans la souricière de Sedan, devraient aller prendre auprès des habitants vraiment français de cette malheureuse cité des leçons de patriotisme. On ne sait pas assez le dévouement de cette admirable population pour nos valeureux soldats ; on ne saura jamais le nombre d'hommes dont ils ont favorisé l'évasion.

Pendant les terribles journées du 31 août, du 1er et du 2 septembre, il n'est pas de sacrifices dont ils n'aient fait preuve, donnant tout ce qu'ils avaient, vivres et logements. Je me rappelle encore, la nuit qui précéda notre évacuation sur le camp de la misère, la veuve Chanderlot[8], place de la commune, dans Sedan-Torcy, qui, pendant la bataille, sous une grêle d'obus, soignait nos blessés, faisait le café de nos hommes, et nous donnait son unique lit, où nous couchions à trois officiers de nos batteries. Elle nous garda précieusement nos effets, que nous lui confiâmes et que je retrouvais à la paix, intacts et complets, dans un voyage que je fis à Sedan, plutôt comme pèlerinage de reconnaissance. Et elle s'excusait encore de n'avoir pu conserver nos revolvers que la "commandanture" l'avait obligée de remettre à l'autorité militaire, sous peine de cinq cents francs d'amende !

Tous les habitants ont vu les efforts malheureux de nos soldats, et bien qu'ils aient souffert longtemps de l'occupation étrangère, jamais il n'est sorti de leur bouche une parole qui ne fût

[8] Probablement Catherine Marie Denise Maubacq épouse de Nicolas Chauderlot, couvreur en ardoise à Torcy, décédé le 12 décembre 1869 à Sedan. Elle décède le 24 février 1897 à Sedan à l'âge de 81 ans.

pour eux de commisération et d'amour.

Un des plus riches notables avait même réussi à cacher dans ses caves une batterie complète, que son capitaine put venir reprendre après l'évacuation étrangère ; de pareils faits se passent de commentaires.

Quelques-uns de nos camarades, qui s'étaient aperçus de nos conciliabules et, à nos allées et venues, se doutaient de nos projets, étaient venus me trouver, en me conseillant, comme le plus raisonnable, de ne pas y donner suite, et même d'user de mon ascendant sur les deux autres pour les faire renoncer à des aventures qu'ils ne devinaient que trop. Je me gardais bien de discuter et je faisais l'homme convaincu, mais je n'en conservais pas moins mon idée. La disparition de du Halgouet ne faisait du reste que raffermir notre détermination.

Les belles nuits des premiers jours, où la lune faisait étinceler des baïonnettes derrière chaque buisson de la rive ennemie, bien que française, de cette rive qui représentait pour nous le chemin de la délivrance, avaient pu nous faire hésiter, mais les pluies torrentielles qui commencèrent à tomber le matin du 6 nous décidèrent définitivement.

Nous avions pu chaque soir, et nous n'étions pas les seuls, aller nous asseoir sur la berge, examiner le pays d'alentour et faire, de loin, une reconnaissance approximative.

J'avais une boussole ; je l'ai encore. Ernest Boca avait une carte : rien ne nous manquait donc. Pour détourner les soupçons, nous quittâmes le camp l'un après l'autre, nous donnant rendez-vous à un point déterminé de la rivière, où nous nous étions souvent assis pour regarder l'autre rive.

Je fis mes adieux à mon capitaine, qui me donna ses commissions pour la France – je devais faire parvenir à sa sœur qui habitait Nevers la nouvelle que je l'avais laissé intact. – Nous avions également le viatique du voyageur, de l'argent ... Nos capitaines, auxquels le Trésor avait donné, sur reçu, les sommes qu'ils demandaient, avaient distribué cet argent entre nous, au prorata de nos demandes. Pour ma part, j'eu mille francs (je ne m'étais jamais vu si riche) presque tout en or, que je glissai, or et billets, dans mes bottes. Ce diable d'or, sur lequel je dus marcher toute une nuit, par des chemins affreux, devait, par la suite, me blesser cruellement, mais comme je pouvais craindre d'être repris, peut-être brutalement, ma ceinture ne me paraissait pas une cachette assez sûre. Je m'étais contenté d'y laisser quelques louis, afin de tromper ainsi, le cas échéant, l'avidité de mes ravisseurs.

Se sentir lesté en espèces a toujours donné du courage et de l'assurance.

Avant de rejoindre mon compagnon, je rentrai dans la ferme, dont j'ai parlé plus haut, où je m'enquis de savoir s'il y avait de la paille. De la paille, me direz-vous ? C'est que je pensais aux chers camarades que je laissais au campement, couchant sur la terre boueuse, et je me disais qui si je pouvais leur en envoyer quelques bottes, ils passeraient une meilleure nuit, - la dernière qu'ils devaient dormir sur cette terre de malheur, puisque le lendemain ils seraient, selon toute probabilité, dirigé sur la tête d'étapes de captivité.

Je payai mes quelques bottes de paille d'un beau louis d'or. Je trouvai là quelques artilleurs qui les prirent sur leurs épaules et qui, bien renseignés par moi sur l'emplacement de notre campement, se chargèrent de les y porter de ma part. C'était ma carte de P.P.C[9]. S'égarèrent-

[9] Pour Prendre Congé : ces abréviations étaient habituellement inscrites sur les cartes de visites qu'on laisse à une personne avant de partir en voyage.

ils ? Les gardèrent-ils pour eux ? Je l'ignore, mais je sais que l'un des destinataires, auquel je parlai plus tard, me dit ne pas les avoir reçues. N'importe ! Dans le moment, je ne songeai pas à cette éventualité, et j'éprouvais un sentiment intime de satisfaction, en pensant au plaisir que mes chers camarades éprouveraient à les recevoir. Et dire que pendant les quatre nuits que nous couchâmes là, l'idée ne m'en était pas venue !

C'était vers six heures que s'établissait, comme je l'ai dit plus haut, le service des sentinelles de nuit. Jusque-là, de quart en quart d'heure, les maudites patrouilles défilaient sur l'autre rive. Au moment psychologique, une bienfaisante averse vint augmenter l'obscurité du crépuscule, si court en cette saison.

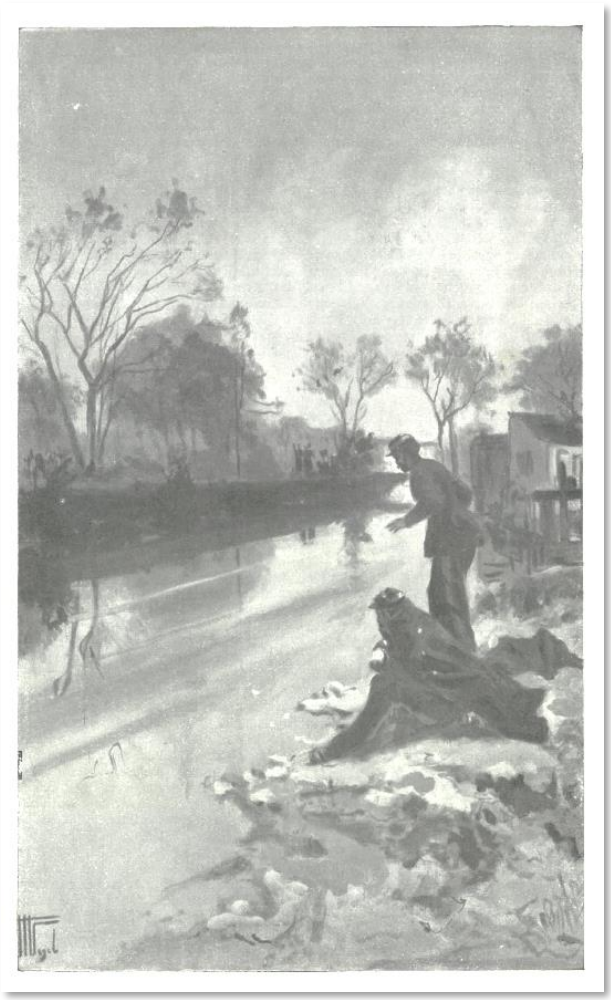


Illustration parue dans lecture pour tous "Enveloppés dans nos manteaux, nous nous étions assis au bord de l'eau, attendant l'heure propice"

Enveloppés dans nos manteaux, nous nous étions assis au bord de l'eau, attendant l'occasion propice. Nous choisîmes l'instant où la dernière patrouille venait de passer ; puis, sans bruit, faisant couler, sur le sol mouillé, nos manteaux qui ne furent pas longtemps sans maitres, nous nous laissions glisser doucement dans l'eau et nous mîmes à nager vers l'autre rive. C'était un jeu pour moi. Pourtant, au bout de quelques minutes, je regrettai d'être aussi lourdement vêtu. En partant de Sedan je n'avais emporté que ce que j'avais sur moi ; mais comme j'avais double caleçon, double chemise de laine, mes bottes éperonnées, mes sous-pieds avec un lourd pantalon de cheval complétement basané, et ma tunique étroitement boutonnée, je fus heureux de pouvoir me raccrocher sur l'autre rive aux branches que les arbres jetaient au-dessus de l'eau, et où elles baignaient en ce moment, car les pluies des derniers jours avaient considérablement grossi la rivière. Je ne sais, sans cela, si quelques mètres de plus à nager n'auraient pas entrainé ma perte.

La hauteur des berges nous cachait aux regards. Nous nous hissâmes avec précaution : un coup d'œil circulaire, vivement jeté, nous convainquit que nous étions seuls. En un bond nous étions sur le sol de la plaine. Prenant alors notre course, nous franchîmes le terrain découvert, sous la pluie qui continuait de tomber et dans la nuit qui se faisait de plus en plus noire.

Nous étions enfin en dehors de la ligne la plus dangereuse.

Il était convenu que si l'in de nous ne pouvait plus continuer, l'autre ne penserait qu'à lui-même et s'échapperait pour son compte : on dit ces choses-là, mais on ne les fait pas. Mon

camarade, encore plus lourdement vêtu que moi (il avait gardé un caban), fut pris subitement d'une faiblesse au bout de cinq cents mètres environ. Aussi, fidèle à nos conventions : "Va-t'en, me dit-il, je n'en puis plus, laisse-moi !" – C'était très bien de sa part, mais je ne lui répondis qu'en l'empoignant brusquement, presque furieux qu'il eût une idée pareille, le trainant, le secouant non pour le punir, mais pour l'aider à surmonter ce moment de faiblesse. Nous n'avions pas fait dix pas qu'il était remis, et me saboulait de la bonne façon ! ... J'avais manqué à toutes nos conventions ! Il avait raison ... et moi aussi !

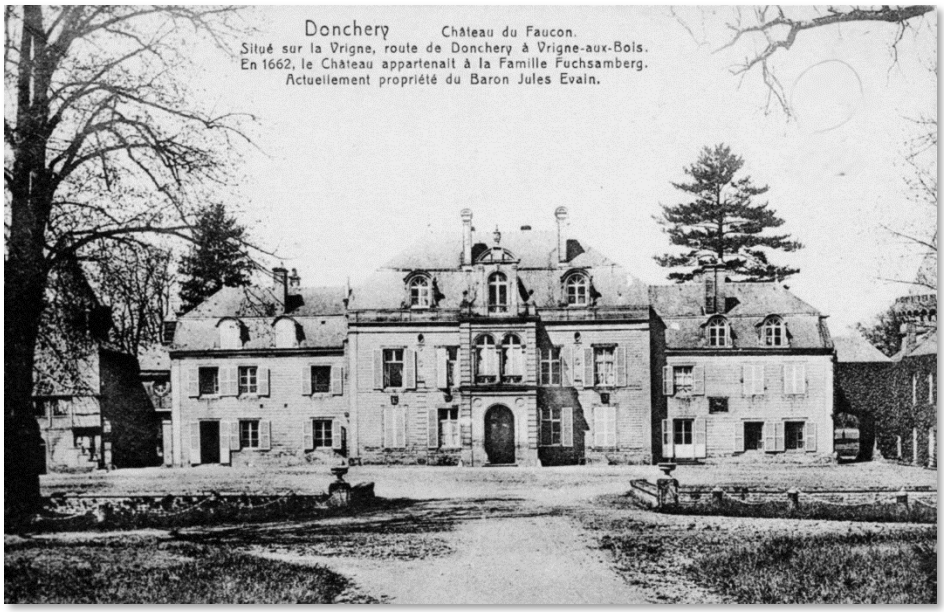
Il avait emporté son révolver ; je me moquai de lui. Comptait-il se battre contre toute l'armée prussienne ? Moi, je m'étais bien gardé d'emporter le mien ; je l'avais laissé d'ailleurs chez cette excellente madame Chanderlot, avec le reste de mon bazar, et je m'en félicitais, car il m'aurait gêné terriblement au passage de la rivière, et je n'avais pas besoin de surcroit de bagages.

Où aller ? La nuit était terriblement noire. Dans ce cas, on marche droit devant soi : c'est ce que nous fîmes. Du reste, malgré la carte et la boussole, c'est à quoi nous dûmes nous résigner à tout hasard, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que nous marchâmes en ligne droite, puisque partis parallèlement à la frontière, nous finîmes par la traverser.

Mais n'anticipons pas sur les événements qui se déroulèrent assez nombreux durant cette longue nuit. En route depuis six heures du soir, Boca arriva à Montmédy à je ne sais qu'elle heure, et moi, à six heures du matin dans une maisonnette près de la frontière.

Même avec une carte que je consultai à mon retour à Paris, je n'ai jamais sur reconstituer exactement le chemin parcouru. J'en suis encore aujourd'hui réduit à des suppositions, sauf pour quelques points remarquables où je suis passé, bien en dehors de la route pourtant ...

Après avoir marché un certain temps, nous fûmes brusquement arrêtés par un mur de parc qui n'en finissait plus ni à droite ni à gauche. Que faire ? Boca voulait le franchir, moi non, disant avec raison que l'on ne se dirige pas dans des avenues de parc, qu'il devait y avoir un château, habitation princière à en juger par l'étendue des murs, évidemment occupée par quelque grand-chef, d'où état-major considérable et garde nombreuse.



Carte postale du château du Faucon vers 1870-1880

Discuter n'avançait pas la question ; d'autre part, c'était un obstacle qui barrait notre route ; nous escaladons et nous tombons heureusement sur de vastes charmilles et des massifs touffus.

Nous avions obéi à l'instinct de la bête traquée, qui se réfugie au plus profond des bois. Restait

à savoir où nous étions. J'avais dans ma poche une boite d'allumettes soigneusement enveloppée dans mon mouchoir. Boca tire sa carte, moi ma boussole et, à la lueur d'une allumette qui put prendre malgré notre bain, nous reconnûmes le château de Faucon[10]. Nous avions donc suivi la meilleure direction, la plus directe pour sortir vite de la ligne d'investissement de l'est à l'ouest. Nous n'avions pourtant fait que trois kilomètres et demi, et il devait être environ huit heures du soir.

Ma pauvre boussole ne nous servit pas à grand'chose : elle était pleine d'eau.

Je persistais à penser que nous étions tombés dans une souricière ; aussi, me fiant à l'instinct de sauvage que j'avais acquis au contact des naturels, au milieu desquels j'avais vécu de longues années en Océanie, je me lançai prudemment à la découverte, moitié marchant, moiti rampant.

Au bout de peu d'instants je débouchais sur une vaste pelouse qui s'étalait devant la façade d'un château brillamment éclairé.

Embusqué derrière un massif de balisiers, je distinguai la noire silhouette d'une sentinelle prussienne dont la baïonnette et le casque en pointe se profilaient nettement sur les fenêtres du rez-de-chaussée, à travers lesquelles je voyais étinceler les lustres.

J'en savais assez : aussi, rebroussant chemin en rampant de nouveau, je rejoignis Boca et lui fis part de mes découvertes. Il ne nous restait plus qu'à sortir de ce guêpier.

Nous discutions à mi-voix sur le parti à prendre, quand une intervention brutale vint mettre fin à nos tergiversations ... *Halten ! wer da ?* (Halte-là ! qui va là ?).

Nous étions dans une allée bordée à droite par un saut-de-loup : je me jetai à plat ventre, et immédiatement quelques coups de fusil partaient dans l'obscurité, rayant la nuit de leurs éclairs de feu. Aussitôt après, je sautais dans le saut-de-loup, qui heureusement n'était composé que d'un talus du côté extérieur ; j'en gravissais, je ne sais comment, la pente, et franchissant d'un bond un chemin qui bordait le mur du parc, je plongeais littéralement la tête la première dans un buisson de l'autre côté, me pelotonnant comme un lièvre au gîte, immobile et sans souffler. J'entendis des voix animées, des allées et venues, des exclamations, puis tout rentra dans le silence.

J'étais hors de la sourcière ! Mais mon pauvre camarade ? qu'était-il devenu, avait-il été atteint ? Je m'inquiétais de son sort, quel chemin avait-il pu prendre ? Je sus quelques jours plus tard qu'il était arrivé à Montmédy sain et sauf, ayant essuyé bien souvent, pendant la nuit, des coups de fusil qui ne l'atteignirent heureusement pas, grâce à l'obscurité. A peine arrivé à Paris, j'étais mis en relation avec son frère qui savais que j'étais rentré, et qui avait appris, comment ? je l'ignore, que nous avions fui ensemble ... J'arrivais seul !

On peut juger de sa mortelle inquiétude quand je lui narrai le commencement de notre évasion et que je ne pus lui donner des nouvelles certaines de son frère, puisque tout ce que je savais s'arrêtait au fameux "*Halten ! wer da* !... pan !... pan !..." Il me semblait entendre une voix qui me criait : "Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?" Aussi quelle fut ma joie quelques jours après, quand je le vis joyeux me criant du plus loin qu'il m'aperçut : "Ernest est sauvé, il est à

[10] Le château de Faucon était la propriété du baron Evain depuis 1850. Lors des combats de Sedan, la famille se réfugie en Belgique alors que le château est occupé par l'infanterie prussienne. Il sera pillé quelques jours plus tard. Le baron Evain était député et est décédé le 24 mai 1876 à Paris 8ème.

Montmédy ; on lui a tiré plus de trente fois dessus pendant la nuit !"

Chose étrange ! Nous ne nous sommes jamais revus depuis, bien qu'il vive encore, riche industriel dans le nord de la France. Il quitta en effet le service après la campagne, non sans avoir largement payé de sa personne, d'abord au siège de Montmédy dont il s'échappa une seconde fois, mais par ordre, avant la prise, pour aller combattre dans l'armée de la Loire jusqu'à la fin des hostilités.

Me voilà donc seul dans mon buisson, me demandant comment tout cela allait finir ; mais plein d'ardeur, et décidé à tout braver pour atteindre mon objectif ... Paris, vers lequel je sentais que l'ennemi allait se diriger à marches forcées.

Paris ... ma ville natale, le séjour de mes vieux parents qui auraient besoin de moi, et le point où notre régiment, ma seconde famille, était presque entièrement réuni.

Rien ne troublait plus le silence de la nuit, les lourds nuages noirs qui masquaient la lune rendaient ma fuite facile. Je sortis de ma retraite, et m'orientant de taillis en taillis, je marchai à l'aventure, prêtant l'oreille au moindre bruit, écarquillant les yeux que j'avais heureusement fort bons et évitant les chemins frayés.

Oh ! cet exode nocturne ; je voyais des sentinelles partout ! Arrêté à la lisière d'un bois, je scrutais l'horizon avant de m'aventurer en terrain découvert, que vois-je ? une sentinelle, cela bougeait : ce n'était qu'une cime de peuplier dans le vallon ! Enfin, je reconnus mon erreur, et riant silencieusement, je me mis à arpenter fiévreusement, dans une direction quelconque, les terres labourées, profondément détrempées, me jetant à terre, m'aplatissant chaque fois qu'un rayon de lune perçait les nuages, me relevant ensuite pour continuer ma route.

Mais au bout d'un temps assez court, je ne pouvais plus avancer ; des crampes me prirent et je me vis forcé de chercher une route où je pourrais marcher plus facilement.

Un cours d'eau m'arrête ; serait-ce la Meuse ? c'est peut-être un de ses affluents grossi par les pluies. Résolument je cherche à le traverser, mais je perds pied ; me voici à la nage. Je crus tout de bon être retourné sur la Meuse, tant le courant était rapide ; je reviens en arrière ; je redescends la rivière en suivant ses bords et je tombe sur un pont de bateaux. Je m'y engage, lorsque, arrivé sur l'autre bord, j'aperçois, se projetant sur le ciel, une baïonnette et un casque à pointe : un aboiement de chien se fait entendre ; je rétrograde, je repasse le pont, et reprends à travers champs ma course vagabonde, me trainant péniblement jusqu'à ce qu'enfin je trouve une route solide.

Ma foi, arrive que pourra ! je puis à peine plier les jambes. Je noue fortement mon mouchoir à un de mes jarrets, je serre l'autre à l'aide de ma ceinture, et de cette façon je puis marcher les jambes raides sans les plier.

Allais-je au nord, au sud ? je ne pouvais m'en rendre compte, je marchais du reste machinalement. A un coude du chemin, j'aperçois une maison avec une fenêtre éclairée sur son pignon. Suivant en rampant le bord de la route, je m'en approche jusqu'à l'appui de la fenêtre ; je soulève la tête : une chambre avec un beau feu flambant, autour duquel une bande de soldats allemands fumaient tranquillement l'inévitable pipe de porcelaine.

Décidément ce n'était pas un asile assez sûr. Je continue néanmoins ma route et j'arrive dans un village que je sus plus tard être Vrigne-sur-Meuse. Si j'avais eu la carte ! mais je n'avais que la boussole, et elle ne marchait pas !

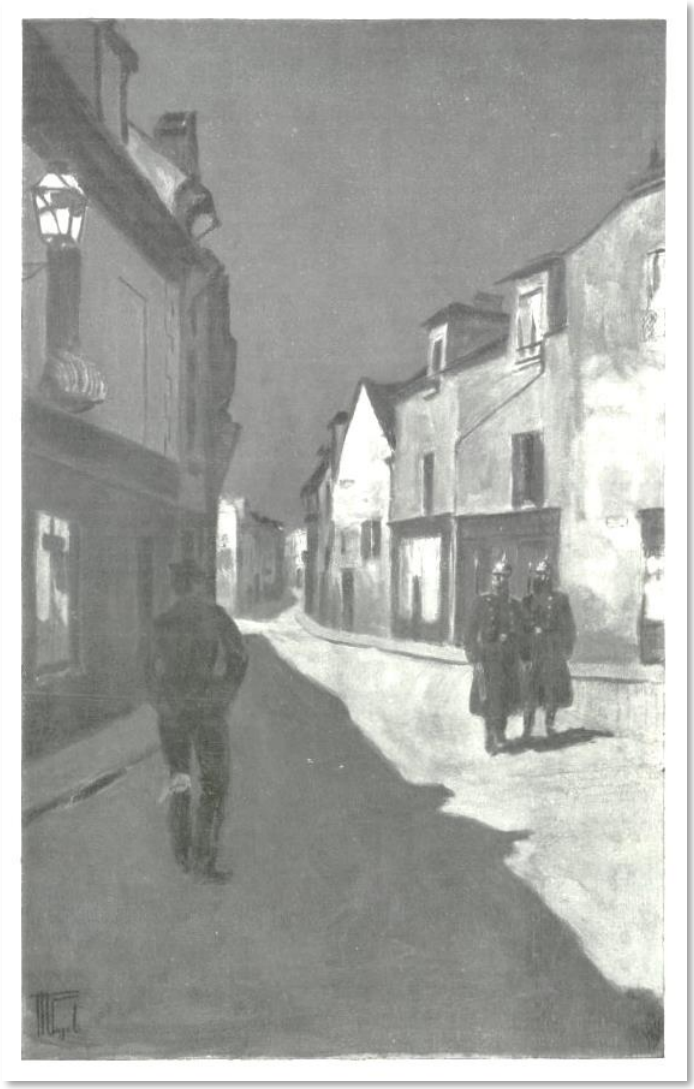


Illustration parue dans lecture pour tous "Grace à la complicité de la nuit sombre, je m'engageai résolument dans le village ; deux soldats Allemands m'abordèrent"

Le village était bondé de cavaliers, de soldats ; on voyait, au brouhaha qui sortait de cette foule, que c'était une colonne qui venait d'arriver au cantonnement. Mon uniforme mouillé et sombre, était peu visible. J'avais arraché les attentes de ma tunique, rentré en dedans les boutons et caché les galons de mon képi sous ma cravate de laine noire. Ainsi tout noir et avec une nuit très sombre, je me dis qu'au milieu de cette foule, personne ne me remarquerait, je m'y engageai résolument. Je pus, comme je le pensais, traverser le village sans encombre et continuer à suivre cette route, qui conduisait droit à Donchery et me ramenant à Sedan.

Depuis le château de Faucon, je tournais donc, sans m'en douter, le dos à la frontière.

Enfin, de loin, je reconnus une gare, et j'estimai que ce devait être Donchery. Mais dira-t-on, comment se fait-il que je n'eusse point de cartes ? Nous étions presque tous dans le même cas ! Avant de quitter Paris, j'étais allé chez Dumaine, comptant m'y munir d'un certain nombre de carte de Paris à la frontière. Ordre supérieur de ne pas en vendre ! Je ne pus trouver qu'une carte à grande échelle, comprenant la Lorraine et une partie de l'Allemagne ; elle commençait juste après Sedan. Mais le peu de temps que j'avais pu voir celle de mon ami Boca m'avais permis de me mettre quelques noms dans la tête, Donchery était du nombre.

L'avenue de la gare était gardée par deux sentinelles prussiennes qui en fermaient le débouché ; je les vis trop tard, bien qu'à ce moment la lune dégagée un moment des nuages éclairât trop bien le chemin. Je ne pouvais plus reculer ; un mouvement de retraite eût attiré leur attention ; je continuai donc ma route d'un pas délibéré, en sifflotant, devant les deux soldats qui me laissèrent passer sans rien dire. Dès que je les eus dépassés, je tournai dans une ruelle et j'entrai en ville.

A ce moment, il devait être au moins onze heures du soir.

Les maisons soigneusement closes, les rues désertes, quelques réverbères à huile allumés de loin en loin aux portes d'habitations qui devaient être des ambulances, un silence de mort ; quelques fenêtres aux volets ouverts étaient encore éclairées. Mon idée fixe était de trouver un habitant à qui parler. Combien de temps errai-je dans la petite ville ? je l'ignore. Je n'osais

frapper nulle part de peur de tomber sur des Prussiens. J'avise enfin une petite maison dans une rue sombre, les volets soigneusement clos laissaient filtrer un filet de lumière.

A tout hasard je frappe doucement et timidement. La porte s'ouvre : "Qui êtes-vous ? me demande-t-on tout bas. – Un officier français fugitif qui meurt de faim et ne sait plus où se diriger." On m'introduit avec empressement en me recommandant le silence : "Chut ! plus bas ! nous avons en haut un officier prussien malade, et son ordonnance."

Deux jeunes soldats français, légèrement blessés, étendus sur le matelas, se soulèvent doucement pour m'examiner, pendant que leurs figures s'éclairent d'un sourire sympathique.

"Nous n'avons pas grand'chose, disent mes braves gens, mais prenez, mangez et buvez." Du café noir sans sucre, du bouilli froid, du pain ; jamais je ne dévorai plus vite un repas plus délicieux !

Aussitôt fini, je voulais partir, mais cette course de cinq à six heures m'avait déjà bien fatigué et je doutais que mes forces pussent me permettre de gagner la frontière avant le jour, car au lieu de m'en être rapproché, je m'en étais éloigné. J'en étais à au moins dix kilomètres à vol d'oiseau, et il me fallait retraverser du sud au nord tout un pays couvert de bivouacs et de cantonnements ennemis.

"Voulez-vous des habits ? vous vous déguiserez et vous pourrez facilement rester dans Donchery, dont vous partirez paisiblement demain ?"

-"Non, car si on l'on me découvrait, ce serait la mort honteuse, la mort de l'espion. Je partirai en tenue, et si je suis repris, je le serai en officier français et je subirai mon sort dignement. (J'espérais du reste que ce ne serait que de la captivité, car on ne fusille pas un officier fugitif.) Je ne quitterai donc mon uniforme qu'à la frontière belge, pour ne pas être interné." – Alors nous allons vous cacher jusqu'à la nuit prochaine.

Nous sortons de la maison et l'on me fait descendre dans une cave d'une maison voisine, par une trappe donnant sur la rue, qui se lève et retombe sur moi. Je m'installe à tâtons derrière des paniers, des barriques, et l'obscurité aidant, je tombe brusquement dans un lourd sommeil.

Combien de temps y suis-je resté ? cinq minutes, une demi-heure, une heure, je l'ignore, quand je me sens réveillé : "Vous ne pouvez rester là, je crains pour vous, on fouillera peut-être les caves au jour, on vous découvrira, partez si vous le pouvez." Je me lève et suis mon hôte.

Il m'indique sommairement ma route.

Hélas ! le chemin que je prends pour sortir de la ville se trouve justement la maudite avenue si bien gardée ; je m'en aperçois trop tard. Le terrible "*Halten ! wer da ?"*me cloue au sol ; les deux soldats marchent vers moi, que va-t-il arriver ? Mes faibles connaissances en allemand me permettent de comprendre qu'il est défendu de sortir de la ville. Ils me prennent pour un habitant : "*Ich gehe zu schlafen*" (Je vais me coucher), et je fais demi-tour sans me presser. Mon allure leur parait pourtant suspecte, ils continuent à marcher vers moi. Que faire ? Les sentant sur mes talons, j'allonge progressivement le pas sans précipiter mes mouvements, puis, profitant de leur hésitation, je me jette à gauche dans une ruelle que je trouve heureusement. Ils ont dû me prendre pour un de ces sinistres rôdeurs comme il n'en manque pas après les grandes batailles, semblables aux corbeaux, venant ramasser les épaves des vainqueurs et des vaincus.

Je ne me trouvais pas plus avancé ; la nuit était devenue très sombre, ce qui était du reste pour moi une chance de salut. Mais il y a une providence pour les fugitifs. Je me retrouve en face de la petite maison qui m'avait été si hospitalière ; je l'ai bien vite reconnue, au même filet de lumière, semblable au phare que le navigateur sait distinguer de si loin et qui lui indique le port désiré. Je frappe comme la première fois. On a deviné que c'était moi, le pauvre égaré, on m'ouvre immédiatement la porte :

"Mais l'avenue est gardée !" dis-je. Ils ne le savaient pas, ou ils n'y avaient pas pensé !

"Prenez à gauche, vous trouverez ensuite une petite poterne pratiquée dans les anciens murs, puis vous marcherez dans telle direction. Près de la frontière vous reconnaitrez votre chemin à une cheminée d'usine..."

Je ne me rappelle plus quelles autres indications ils me donnèrent, mais ce que je sais bien, c'est que j'avais encore bien des kilomètres à faire et bien des dangers à courir, comme la suite le montrera.

Je pus effectivement sortir de la petite ville sans être inquiété. Le hasard m'avait servi à souhait. Si je n'avais pas été arrêté dans l'avenue de la gare, je prenais fatalement un chemin longeant la Meuse et je retombais alors sur la ligne des postes de garde de la maudite presqu'île que nous avions eu tant de peine à traverser. Tandis que par ma nouvelle direction, je suivais une route qui bientôt s'infléchissait brusquement à l'ouest pour remonter ensuite vers le nord, c'est-à-dire vers la frontière. De plus, je sentais que je montais insensiblement ; c'étaient les derniers contreforts de la petite chaine boisée que j'avais à franchir. Alors je me rappelai la carte, cette malheureuse carte que j'avais vu si peu de temps et qui voyageait de son côté avec mon ami Boca.

Je voyais briller de distance en distance des feux de bivouac. Bien des fois, je dus passer en rampant à égale distance de deux de ces feux, et je marchais toujours, enragé de cette soif de liberté qui ranime les forces épuisées.

Insensiblement je m'élevais au-dessus du pays environnant ; j'entendais de moins en moins ces bruissements vagues qui indiquent le voisinage des rassemblements de troupe. La nuit, le moindre son s'entend de si loin !

Dans un chemin plus sombre bordé d'arbres, j'avais entrevu une maisonnette, cachée sous la verdure ; je m'en étais approché et j'avais aperçu une chambre vaguement éclairée soit par un feu mourant, soit par la pâle lueur d'une lampe.

Elle était bondée de soldats prussiens couchés et dormant profondément ; rien ne bougeait. Je m'en étais approché avec prudence, avec le vague espoir d'y trouver un Français qui pût me donner d'utiles indications sur le chemin à suivre. Aussi, c'était bien fini, j ne tenterais plus semblable aventure et je fuirais les maisons paraissant habitées, toutes devant être occupées par nos ennemis.

Combien de temps marchai-je ainsi ? Ma pauvre tête vide ne pensait plus. J'allais, j'allais toujours, sentant que le chemin, ferme sous mes pas, continuait de monter. Quand je me retournais pour regarder en arrière, je voyais bien plus loin derrière moi la multitude des feux de bivouacs ; l'espoir commençait à renaître en mon cœur et, avec l'espoir, la force et le courage. Le courage ! si utile à l'homme seul dans la nuit, entourés d'ennemis invisibles, ne sachant pas quel sort lui est réservé, s'il retombe entre leurs mains, et puis la faim, le froid, la fatigue, le désespoir des derniers jours...

Je me croyais hors de danger ; la nuit était si noire que je ne voyais plus la route ; je la sentais sous mes pas, j'en devinais les bords.

Un peu avant d'arriver à un village – était-ce Vrigne-aux-Bois ? était-ce Bosseval ? il me sembla entendre le bruit d'un rassemblement d'hommes ; je sentis vaguement un danger ; je ne me trompais pas. Immédiatement le terrible *Halten ! wer da !* éclatait comme un coup de tonnerre à vingt pas de moi sur la route. Que faire ? reculer ? fuir ? où ? Je continuai à avancer, en marchant de manière à bien marquer mon pas, comme quelqu'un qui n'a pas l'intention de se cacher, ni de fuir.

C'était fini, j'étais pris ! J'étais prêt à dire : Eh bien oui ! je suis officier français fugitif, quand je me sentis saisir brusquement à droite et à gauche, par chaque bras, et entendis des mots allemands que je ne comprenais d'ailleurs pas. Je répondis à tout hasard *Ich gehe nach haus*. (Je rentre chez moi) Oh ! l'heureuse nuit noire ! La lune devait être à son déclin. Je ne les voyais pas ; ils ne me voyaient pas davantage.

Une discussion en allemand s'engage, et je me sens libre ; on ne me retient plus. Je continue à marcher sans hâte et sans étouffer le bruit de mes pas.

Peut-être si j'eusse su plus d'allemand et que j'eusse compris leurs questions, me serais-je trahi dans mes réponses ! J'avais placé au hasard le peu de mots que je savais, j'étais sauvé ; je n'osais y croire, mais je l'avais échappé belle !

Le chemin conduisait à un village ; ce doit être Bosseval, car il était terriblement montant. A un point où il était profondément encaissé, j'en gravis l'escarpement et me couchai derrière une haie ; là j'étais hors de la vue des paysans. Cette dernière alerte m'avait un peu étourdi, j'avais besoin de me ressaisir, de réfléchir, de m'orienter.

Par moments une éclaircie passagère me montrait quelques étoiles ; je distinguai, entre deux nuages, les deux roues de derrière de la Grande-Ourse ; j'avais ma direction. Une légère lueur dissipant les ténèbres montrait que l'aurore ne tarderait pas à éclairer le paysage ; il fallait se hâter. A combien étais-je de la frontière ?

Ce court repos m'avait réconforté ; je me remis vigoureusement en route ayant maintenant ma direction. Mais le jour commençait à paraitre. Une cheminée d'usine ! C'était mon repère indiqué. Les bois des Ardennes couvraient les bienheureuses hauteurs qui m'indiquaient la ligne frontière. Encore un kilomètre ou deux et elle serait franchie. Je ne devais pas la passer encore ce jour-là !

Qu'entends-je ? une sonnerie de cavalerie, lente, trainante, rien de notre joyeuse diane. Diable ! et cette plaine qu'il faut franchir à découvert, en plein jour, avant de gagner les bois. Pressons-nous, car c'est un réveil de Uhlans[11] dont la note ne me semble pas gaie. Je prends ma course ; me voici dans le bois bordant la route, j'évite l'usine qui doit être occupée, puis je reprends

[11] Unité de cavalerie légère, composée de lanciers, utilisée pour les reconnaissances. Les Ulhans marqueront la population française durant la guerre de 1870 par la terreur qu'ils feront régner.

le chemin qui maintenant gravit franchement la chaine, en me glissant le long de la lisière de la forêt. Bien m'en prit, une vedette double de Uhlans était là, plantée pour ramasser en dernier ressort les malheureux échappés.

Gravure d'un Uhlan en 1870 - Edouard Detaille

Heureusement que sur la droite, de profonds ravins bordent le chemin ; j'y dégringole et je trouve un sentier de chèvres qui grimpe aussi. Bien que ce fût le plein jour, je me sentais hors d'affaire. Au bout de quelques instants, j'avisais un jeune indigène d'une quinzaine d'années, qui, à ma vue, fit un mouvement d'effroi : "Je suis un officier français égaré ..." Le brave enfant ne me laissa pas finir ma phrase – "Notre maison est là, s'empressa-t-il de dire, et il y a ... du café au lait tout chaud."

Je fus introduit, accueilli, entouré. Pas de Prussiens là ! On m'aida à me déshabiller, à quitter ma tunique assez avarié (mes habits n'avaient pas séché) et l'on me fit fourrer dans le lit encore chaud, après m'avoir fait un grand bol de café au lait bourré de pain. Dieu ! que c'était bon !

Je me regardai dans un éclat de miroir cloué au mur ; je ne me reconnus pas ; ma barbe datait de plus de huit jours, il m'était venu quelques poils gris (moi qui étais du plus beau noir), il est vrai qu'ils ont disparu depuis ... pour revenir, hélas ! en abondance.

Quelques minutes après, je dormais à poings fermés ; je ne me réveillai que dans la soirée, pendant que la famille mangeait le repas du soir, auquel je vins prendre part. Puis je m'occupai des moyens d'atteindre Paris.

Le lendemain matin, vêtu d'habits de paysan que je payai généreusement, je louais, au prix d'un coupé de grande remise, une charrette du pays, où je m'étendis sur quelques bottes de paille, car mes pieds, écorchés par mon maudit or, étaient fort endoloris. J'arrivai en cet équipage à Bouillon vers les onze heures du matin.

Une vieille auberge où je descendis, était encombrée d'une multitude disparate, touristes de tous pays, médecins prussiens aux longs cheveux blonds et plats, ornés des inévitables lunettes d'or, badauds de toute espèce, tout ce monde allant, venant, causant, criant, riant. La vue de tous ces gens à l'air presque joyeux me faisait mal au cœur, car j'avais encore sous les yeux les horreurs de la guerre, et je pensais à tous ces malheureux blessés dispersés dans toutes les maisons de notre pauvre pays que je venais de quitter.

Je fis néanmoins bonne figure à un déjeuner que je trouvai succulent, comparé à la maigre chère des derniers jours.

Mon premier soin ensuite fut de changer mes gros sabots contre une paire de bottines bien larges et bien douces, où entrèrent néanmoins difficilement mes pauvres pieds meurtris.

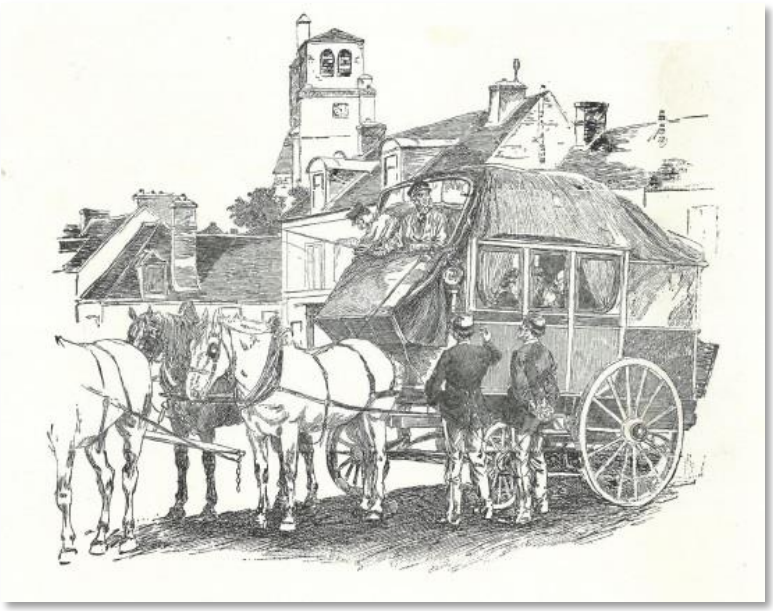


Illustration parue dans lecture pour tous "chaque fois qu'une sentinelle belge placée sur la route nous arrêtait, je remplissais consciencieusement mon rôle de serre-frein"

Une diligence partait pour Dinant, je me hissais sur l'impériale à côté du cocher. L'intérieur était bondé de voyageurs, qui venaient probablement de visiter le champ de bataille de Sedan dont ils rapportaient comme souvenir, qui un sabre d'infanterie prussien, qui un ceinturon, un casque, un sabre-baïonnette de chassepot, et tout de monde jacassait à qui mieux mieux, se communiquant à haute voix ses impressions comme au retour d'une foire ou d'une fête de village.

Le trajet est long de Bouillon à Dinant ; la route très pittoresque suit un terrain très accidenté, surtout en partant de Bouillon. A chaque instant nous croisions des troupes belges qui avaient étaient échelonnées le long de la frontière pour garder les routes et ramasser les soldats français fugitifs. Je savais bien ce que je faisais en quittant mon uniforme, je n'avais pas fui la captivité en Allemagne pour retomber dans une autre, plus douce il est vrai. Aussi bien que suffisamment déguisé pour échapper aux investigations assez superficielles auxquelles je pouvais être exposé, je m'étais mis bien avec le cocher que j'avais déchargé du soin de serrer la mécanique de la voiture, et chaque fois qu'une sentinelle belge placée sur la route nous arrêtait, je remplissais consciencieusement mon rôle de serre-frein au commandement : "Halte-là, il n'y a pas de Français là ? – Non, tous belges, savez-vous." Répondait imperturbablement le cocher. Je desserrais le frein, la voiture s'ébranlait, et je respirais librement comme si je venais d'échapper à un vrai danger.

Enfin nous arrivâmes à Dinant, où je descendis dans une modeste auberge, en rapport avec mon apparence.

Un train partait pour Bruxelles à deux heures du matin. Je dinai sommairement et vite ; ce dont j'avais le plus besoin, c'était de sommeil.

Je comptais me reposer, mais, hélas ! quelle nuit ! Toutes les émotions des derniers jours me firent faire des rêves affreux, carnages, incendies, toutes les horreurs qu'une imagination en délire peut rêver me donnèrent de si affreux cauchemars, que je poussai un vrai soupir de soulagement, quand la fille d'auberge vint en me réveillant me délivrer de toutes les cènes horribles auxquelles j'assistais dans mon sommeil.

Il m'est impossible d'exprimer le sentiment de bien-être inexprimable que j'éprouvai en me trouvant ensuite dans un compartiment de chemin de fer. La conversation ne roulait entre les voyageurs que sur les événements des derniers jours.

Un jeune homme à l'air doux et distingué m'examinait attentivement ; au bout de quelques moments, se penchant vers moi, il me dit : "Je suis sûr que vous êtes un officier français."

Sa physionomie sympathique et l'air d'intérêt que je lisais dans ses yeux me gagnèrent le

cœur. "Oui, lui dis-je" et alors à voix basse je lui fis un récit succinct de mes aventures et lui confiai mon vif désir de regagner Paris.

A notre arrivée à Bruxelles, avec une complaisance que je n'oublierai jamais, il se mit à ma disposition pleine et entière.

Mon costume était peu en rapport avec mes goûts et j'avais hâte de revêtir des habits convenables. Il me conduisît alors dans un magasin où je pus acheter tout ce qui m'était nécessaire. J'en fis un paquet, et entrant ensuite chez un coiffeur qui tenait en même temps un établissement thermal je m'y faisais raser soigneusement, prenais un bain réparateur, au sortir duquel je me mettais sinon à la dernière mode, au moins vêtu comme un jeune homme de mon âge et de ma condition. En descendant je fus forcé de me faire reconnaitre par mon compagnon, j'étais devenu méconnaissable comparé au pauvre hère hirsute et sale auquel il avait offert ses services.

On dit que l'habit ne fait pas le moine, pourtant je me sentais frais, dispos et presque joyeux, je n'étais plus le malheureux fugitif errant et menacé à chaque instant dans sa liberté ; je m'étais ressaisi, et l'espoir de jours meilleurs était entré dans mon cœur.

Mon sympathique compagnon m'emmena diner avec lui dans un modeste restaurant d'employés. Le long de la route, en cheminant dans les rues de cette jolie ville dont on a dit, à juste raison, que c'était un petit Paris, j'éprouvais une sorte d'ahurissement semblable à celui que doit ressentir un Néo-Calédonien transplanté brusquement sur le boulevard des Italiens.

En passant devant le palais du roi, je vis même sortir un brillant landau découvert attelé de quatre chevaux et précédé d'un piqueur. Des promeneurs saluaient respectueusement, je fis comme eux : c'était la reine des Belges qui faisait sa promenade habituelle ; cela me fit une singulière impression.

Quitter la veille son pays en proie aux horreurs d'une guerre malheureuse et se trouver brusquement transporté dans une jolie capitale où tout respirait la paix et la tranquillité ... quel contraste !

Après le modeste diner que mon aimable guide voulut absolument m'offrir, nous gagnâmes la gare. La ligne d'Erquelines était coupée, il me fallut prendre mon billet pour Lille ... Lille, c'était pour moi un mot magique qui évoquait en mon âme le souvenir glorieux des artilleurs héroïques d'une autre époque.

Enfin ! quelques heures à peine me séparaient du pays, mais mon impatience devait encore être mise à l'épreuve ; le train s'arrêtait à Lille où il me fallait coucher. Bien que sûr maintenant d'atteindre au but tant désiré, je me préoccupais néanmoins du passage de la frontière. N'allait-on pas exiger des papiers ? n'allais-je pas échouer au port ? Pour lever mes inquiétudes, mon ami d'un jour me donna alors les papiers qu'il avait sur lui. C'était un jeune employé des postes belges. Je montai dans un compartiment... de première classe (s'il vous plait) muni de son acte de naissance et d'un bulletin qui portait son nom et sa profession ; je l'embrassai cordialement, et ... en route !

Cher ami d'un jour, si ces quelques lignes vous tombent sous les yeux, croyez que je n'ai jamais oublié votre si affectueux et touchant accueil, et il a fallu le tourbillon d'événements auxquels je me trouvai mêlé par la suite, pour que j'aie négligé, à mon grand remords, de vous envoyer mon souvenir et l'expression de ma reconnaissance.

J'étais donc confortablement installé dans mon compartiment, et pendant que le train filait à toute vitesse, je me laissais aller à la douceur de l'heure présente, si différente des angoisses des derniers jours.

Deux jeunes gens qui occupaient le même compartiment causaient avec animation sans que je prisse garde à leurs paroles. L'un à la physionomie intelligente, à l'air vif et dégagé, me parut devoir être un officier. Sa mise de rencontre ressemblait à la mienne ; je flairai un compagnon d'infortune. Il paraissait néanmoins heureux comme je l'étais moi-même, l'air du prisonnier qui aurait brisé ses chaines. Leur conversation me mit vite au courant, je fus entrainé naturellement à y prendre par, car elle roulait, hélas ! sur les derniers événements, et bientôt nous faisions ample connaissance.

Celui dont je parle était le fils[12] du général Coffinières de Nordeck, lieutenant d'artillerie dans une des batteries de Sedan ; il avait également réussi à s'échapper, comment ? Je l'ai oublié, il faisait comme moi, il rentrait se mettre à la disposition de notre pauvre pays pour la défense duquel, comme je l'appris plus tard, il avait perdu un bras dans une des batailles en province, après avoir éprouvé de cruelles vicissitudes. Repris dans un combat, évadé de nouveau, sur le point d'être fusillé, mais se réclamant du nom de son père, amené devant le prince Frédéric-Charles qui lui fit grâce de la vie, évadé pour la troisième fois et glorieusement blessé comme je l'ai dit plus haut. Pourvu que la perte de ce membre ne l'ait pas empêché depuis de se livrer à son éminent talent de dessinateur, talent qu'il partageait du reste avec son frère officier de marine que j'ai rencontré depuis dans ma carrière, et qui s'est fait connaitre par ses relations de voyage si intéressantes, qu'il illustre lui-même.

Son compagnon de voyage avait plutôt la tournure d'un homme de plume. C'était un jeune avocat de Sedan, officier d'artillerie de la garde nationale de cette ville. Il avait cherché à se rendre utile sur les remparts pendant la bataille, et, après le désastre, il avait dépouillé le harnais pour reprendre l'habit civil ; mais plein d'ardeur pour le métier d'artilleur qu'il n'avait fait qu'entrevoir, il ne rêvait plus que canons et venait à Paris pour prendre du service. A son arrivée, il obtenait le grade de lieutenant d'artillerie dans une des batteries formées à Paris et faisait tout le siège. Qu'est-il devenu ? aura-t-il continué le métier qui lui tenait tant au cœur ? aura-t-il fait mentir le proverbe, *cedant arma togae* [13]? Il s'appelait Allaire, autant que je m'en souvienne.

Si ces lignes tombent sous les yeux, ils se rappelleront peut-être le souper que nous fîmes le soir de notre arrivée à Lille, où nous ne pûmes résister au bonheur de décoiffer une bouteille de champagne pour boire à notre chère patrie en faisant vœux ardents pour elle.

Nous étions jeunes, pleins d'ardeur et de courage et nous ne désespérions pas encore de la patrie.

Je n'ai plus de souvenirs de mon voyage de Lille à Paris.

Je ne vois plus qu'une chose : la maison paternelle où me poussait une force irrésistible, les vieux parents, qui, sans nouvelles de moi, se demandaient ce qu'était devenu leur unique enfant. Était-il parmi les blessés ou les morts ? ou prisonnier ? Les nouvelles détaillées

---

[12] Lieutenant Gabriel Coffinières de Nordeck, né le 30 janvier 1844 à Montpellier. Blessé et amputé de la main gauche, il prit sa retraite et se consacra à la peinture et exposa à de nombreuses reprise. Il décède d'une congestion cérébrale 6 mars 1898 à Paris 8ème.

[13] Que les armes cèdent à la toge

n'avaient pas encore pu arriver à Paris où l'on ne connaissait que l'ensemble de l'immense catastrophe, et où l'on attendait l'ennemi de jour en jour.

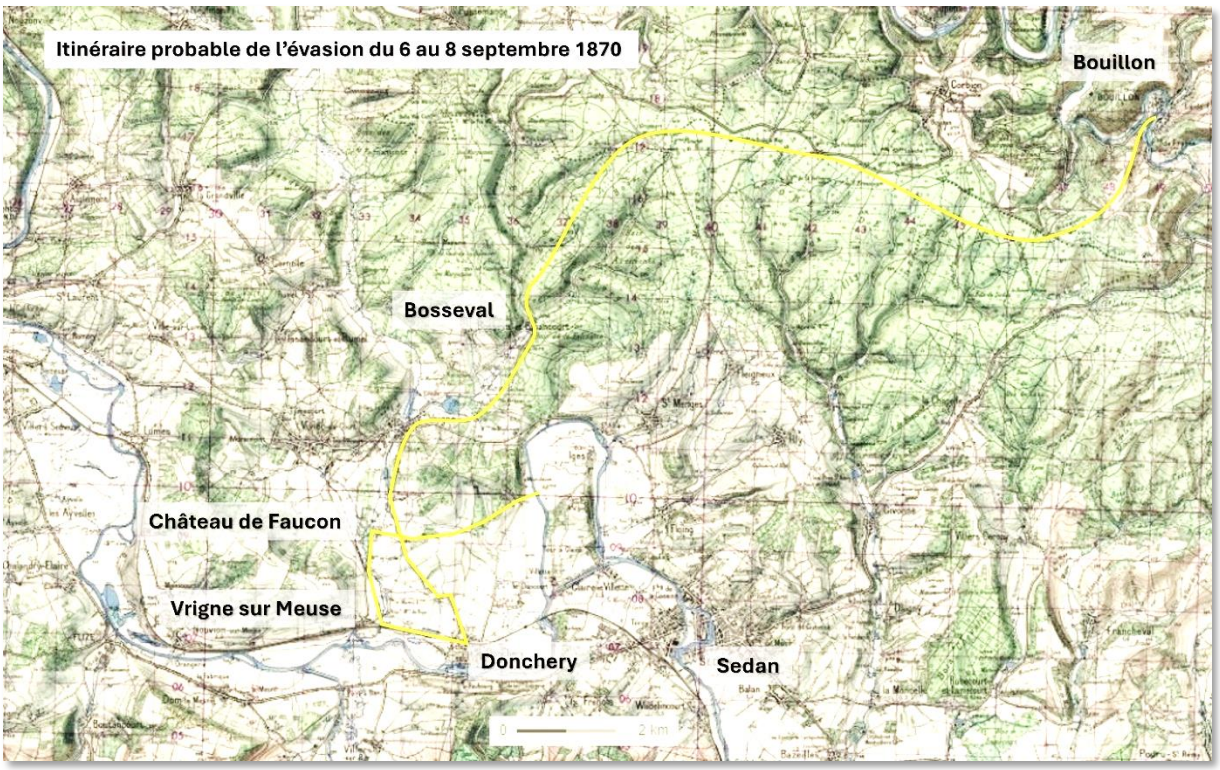
Je me vois encore sur le quai d'Orsay ; une batterie de 4 défilait devant moi, je ne pus retenir mes larmes. Ma batterie, qu'était-elle devenue ? J'eus alors le souvenir de l'écrasement ; ces canons que nous avions conduits dans la presqu'île d'Iges : nous avions bien essayé d'enterrer les pièces descendues de leurs affûts ; nous avions déjà réussi à en dissimuler deux, mais nous étions observés, et un officier prussien, correct mais goguenard, était venu à cheval nous prier de cesser notre patriotique travail.

J'avais conservé avec moi instinctivement le paquet d'effets de paysan dont je m'étais affublé à la frontière pour n'être pas arrêté en Belgique. En arrivant à la maison, je chargeai le concierge de le monter chez les parents pour leur éviter l'émotion d'une surprise trop vive ; à leur âge, la joie peut faire bien mal, et j'attendais au bas de l'escalier. J'entendis bientôt un pas que mon cœur reconnut, c'était mon vieux père ; s'arrêtant à quelques marches au-dessus de moi ... "Tu n'as pas signé ? tu n'as pas signé ? ..." mais il avait lu ma réponse dans mes yeux joyeux, quoique obscurcis par les larmes ... "Oh non, par exemple !" m'écriais-je, et je tombais aussitôt dans ses bras ...

Il était temps d'arriver : quelques jours plus tard, Paris était bloqué.

Colonel CANDELOT

Commandeur de la Légion d'Honneur



Carte d'état-major de 1870 qui retrace l'itinéraire probable de l'évasion de la presqu'île d'Iges à Bouillon en Belgique

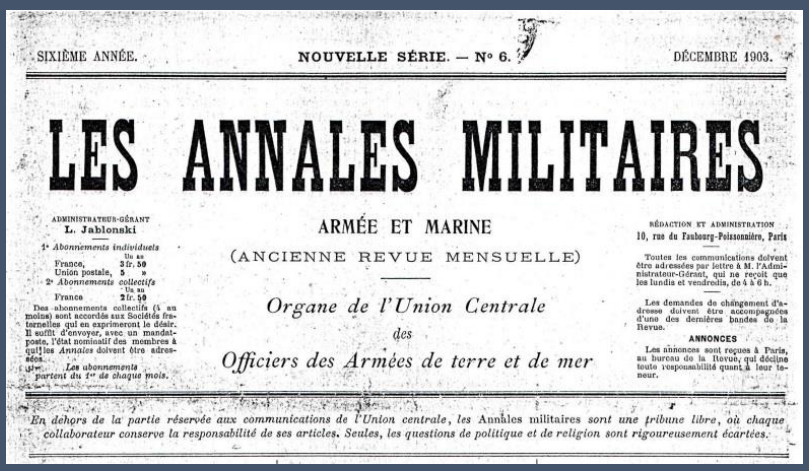
Né le 7 décembre 1840 à Paris 5ème, Albert Louis CANDELOT rentre à Polytechnique en 1860 puis rejoint l'artillerie de marine.

Après un séjour en Nouvelle-Calédonie, il est affecté à la fonderie de Ruelle en 1869 et lorsque la France déclare la guerre à l'Allemagne le 19 juillet 1870, il rejoint le régiment comme capitaine adjoint de la 12ème batterie. Intégré à la division bleue, il participe aux combats de Sedan avant d'être fait prisonnier. Ayant réussi à s'évader, il continue le combat à la tête de la nouvelle 12ème batterie pour la défense de Paris.

A la fin de la guerre il poursuite sa carrière en Nouvelle-Calédonie, à Ruelle et la Cochinchine avant de prendre le commandement du régiment d'artillerie de marine de 1892 à 1897.

Il quitte l'artillerie de marine en 1899 et s'installe à Bourg la Reine dont il sera maire de 1904 à 1920. Il disparait le 7 janvier 1920 et son corps est inhumé au cimetière de Bourg la Reine.

Albert CANDELOT relata le récit de son évasion de la presqu'île d'Iges dans le mensuel "les Annales Militaires", en huit épisodes publiés entre décembre 1903 et juillet 1904. Le texte, légèrement modifié et illustré de dessins de Hermann Vogel, sera également publié dans la revue "Lectures pour Tous" (13ème année, livret 4) de janvier 1911.



SIXIÈME ANNÉE. NOUVELLE SÉRIE. — N° 6. DÉCEMBRE 1903.

LES ANNALES MILITAIRES

ARMÉE ET MARINE

(ANCIENNE REVUE MENSUELLE)

Organe de l'Union Centrale des Officiers des Armées de terre et de mer

ADMINISTRATEUR-GÉRANT L. Jablonski

1° Abonnements individuels: France, 3 fr. 50; Union postale, 5 »

2° Abonnements collectifs: France 2 fr. 50

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 10, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris

Toutes les communications doivent être adressées par lettre à M. l'Administrateur-Gérant, qui ne reçoit que les lundis et vendredis, de 4 à 6 h.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes de la Revue.

ANNONCES

Les annonces sont reçues à Paris, au bureau de la Revue, qui décline toute responsabilité quant à leur teneur.

En dehors de la partie réservée aux communications de l'Union centrale, les Annales militaires sont une tribune libre, où chaque collaborateur conserve la responsabilité de ses articles. Seules, les questions de politique et de religion sont rigoureusement écartées.

LECTURES POUR TOUS

REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

HACHETTE & Cie